

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Structuration du Corpus : Éditions en langue française - Histoires tragiques](#)[Collection](#)[Éditions des Histoires tragiques](#)[Collection](#)[Édition : 1582 César Farine Histoires tragiques](#)[Collection](#)[Exemplaire : 1582 César Farine Histoires tragiques](#)[Marciana](#)[Item](#)[Texte : 1582 César Farine Histoires tragiques H04b Histoire](#)

Texte : 1582 César Farine Histoires tragiques H04b Histoire

Auteurs : Bandello, Matteo ; Boaistuau, Pierre (traducteur) ; Belleforest, François de (traducteur)

Informations générales

TitreTexte : 1582 César Farine Histoires tragiques H04b Histoire

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Transcription du texte

Transcription

D'une Gentilfemme Piedmontoise, qui surprinse en adultere, fut punie cruellement par son mary.{L 1 v°}

L'Ancienne & generale coustume des gentilshommes Piedmontois & damoiselles, a teusjours esté d'abandonner les villes fameuses, & murmures des republiques, pour se retirer aux champs en leurs chasteaux & autres lieux de plaisance, à fin de decevoir les enuieuses parties de la vie, avec plus grand repos, & contentement que ceux, qui s'occupent à demesler les troubles de la chose publique, ce qui gardoit si curieusement avans que les guerres eussent preposteré l'ordre de l'ancienne police, qu'à peine eussiez vous trouvé un gentihomme oisif en une ville, ains se retiroient tous les en leurs maisons champestres avec leur famille, lesquelles estoient si bien ordonnées & dressées, que vous partiriez aussi content, & bien edifié de la maison d'un simple gentihomme, que vous feriez en quelque grosse ville, de celle de quelque sage & prudent Senateur: mais ainsi que le monde a commencé à vieillir, il a retourné en enfance, de sorte que la plus part de villes ne

sont pour le jourd'huy peuplées que de gentilshommes oisifs, qui y font sejour, non pour y profiter, mais pour augmenter leurs delices, & ne se {L 2 r°} corrompent pas seulement eux memes, mais qui pis est, ils infectent ceux avec lesquels ils frequentent. Ce que j'ay voulu deduire un peu de plus loin, d'autant que la damoiselle de qui je veux descrire l'histoire avoit tout le temps de son jeune eage esté nourrie en l'une des plus delicieuses villes du Piedmont, & se ressentant encores de ceste premiere nourriture, elle ne la peut ? bien reformer (estant aux champs retirée avecques son mary) qu'elle ne tombast enfin en tresgrand mespris & vitupere, comme vous entendrez par le subject de nostre histoire.

Au temps, que madame Marguerite de Austriche fille de Maximilian l'Empereur fut menée en Savoie vers son mary, il y avoit un grand seigneur vaillant & genereux en quelque contrée du Piedmont, duquel je tairay le nom, tant pour la reverence de ses plus proches parents qui vivent encor pour le jourd'huy, que pour la trop severe justice de laquelle il usa envers sa femme, l'ayant surprinse en faute. Ce grand Seigneur, combien qu'il eust grand nombre de chasteaux & belles terres en Piedmont, si est ce que la plus part du temps il suivoit la court, par le commandement du Duc qui le retenoit tousjours pres de sa personne, usant de son conseil le plus {L 2 v°}és affaires grands. Ce seigneur en ce temps espousa une damoiselle de Thurin de moienne beauté, laquelle il print pour son plaisir, n'ayant esgard à la grandeur du lieu dont il estoit issu: & par ce qu'il avoit bien cinquante ans lors qu'il espousa, elle s'accoustroit tant modestement, qu'elle ressembloit mieux veufue que mariée, & sceut tant bien gagner ce bon homme l'espace d'un an ou deux, qu'il se reputoit tresheureux d'avoir trouvé telle alliance. Ceste damoiselle estant servie & honorée en telle grandeur ennuiée de trop de repos, elle commença à s'enamourer d'un jeune gentilhomme sien voisin, lequel par intervalle de temps, elle sceut si bien practiquer par regards, & autres gestes lascifs, qu'il s'en aperceut aisement. Toutesfois pour le respect de la grandeur de son mary il ne faisoit ses approches que de loing. Or ceste amitié gelée peu à peu apres commença à s'eschauffer: car la damoiselle ennuiée d'une si longue attente, ne se pouvant contenter de regards, trouvant un jour ce jeune gentilhomme à propos, ainsi qu'il se promenoit pres de sa maison, elle commença à l'araisonner & le mettre en termes de l'amour, luy remonstrant qu'il vivoit trop solitairement, veu la jeunesse ou il estoit, & que quant à elle, {L 3 r°} elle avoit tousjours esté nourrie aux villes en grande compaignie: de sorte que maintenant estant au champs, elle ne pouvoit aisément digerer l'incommodité de la solitude, specialement pour la continuelle absence de son mari, lequel à peine demeuroit trois moys en tout un an à la maison. Et tombans ainsi d'un propos en l'autre, amour les aguillonna si bien qu'ils feirent en fin ouverture de ce qu'il les passionoit si fort, & specialement la damoiselle, laquelle oubliant l'honneur, qui accompagne ordinairement les grandes dames, luy declara privement l'amitié qu'elle luy avoit longuement portée, laquelle toutesfois elle avoit dissimulée attendant qu'il se meist le premier au devoir que font les gentilshommes, de requerir plus volontiers que d'estre requis des dames. Ce gentilhomme entendant à demy mot sa maladie, luy remontra qu'encor que son amitié eust esté extreme, toutesfois se reputant indigne d'un si haut subject, il avoit tousjours celé son mal, lequel d'autant luy avoit esté plus importable, que la crainte le contraignoit de le tenir caché. Toutesfois puis qu'il luy plaisoit de tant s'abaisser, & luy vouloir faire l'honneur de l'accepter pour sevitteur, qu'il mettroit peine de recompenser par humilité, & {L 3 v°} humbles services, ce que la fortune luy avoit en autres choses dénié. Et aiant donné ce fondement à leur amitié ils n'eurent pour ce jour autre contentement l'un l'autre que le devis, mais ils pourueurent si bien à leur affaire pour l'advenir, qu'ils n'eurent plus besoing de haranguer: estans

voisins, & le mary souvent absent, le grand chemin leur estoit ouvert, pour conduire leurs entreprises à leur effect désiré. Dequoy ils se sceurent si bien acquiter qu'ils vesquirent en ce contentement l'espace de sept ou huict mois, sans qu'on s'en apperceust. Toutesfois par traict de temps ils ne peurent si bien maistriser leurs passions, ne les moderer par telle discretion, que les serviteurs de la maison (pour la trop frequente communication du gentilhomme avec la damoiselle) ne commençassent à s'en douter, & avoir leur maistresse en tresmauvaise reputation, encores qu'aucun ne fut si haru[d]i de luy en oser parler ou faire aucun semblant d'y rien entendre. Amour estant en pleine possession du coeur de ses deux amans, les aveugla bien que laschant la bride trop longue à leur honneur, ils devoient en privé & en public à toutes heures l'un avec l'autre sans aucun respect. Et ainsi que le seigneur retourna quelque voiage en sa maison estant au service du Duc, il trou{ L 4 r° }va sa femme tant propre, & gaye outre son accoustumée maniere de faire qu'il s'en estonna fort au commencement. Et la voiant, quelque fois resver & penser en autres choses, lors qu'il parloit à elle, il commença à observer plus curieusement ses gestes & contenance: & estant homme fort accort & experimenté, se persuada aisément, qu'il y avoit quelque anguille sous roche, & pour en sentir au vray ce qui en estoit, il luy faisoit meilleur visaige que de coustume, ce qu'elle luy scavoit tresbien rendre. Et vivant en ceste simulation, tous deux taschoient chacun de son costé, de si bien jouër leur role, que le moins rusé d'eux deux n'eust voulu estre decouvert. Ce jeune gentilhomme voisin de ce seigneur, fâché outre mesure, de sa venue, passoit & repassoit souvent devant la porte de son chasteau, pensant avoir quelque traict d'oeil de sa damoiselle, toutesfois il n'y avoit ordre, pour la crainte de son mary, lequel n'estoit point si sot, qu'apres l'avoir veu passer plusieurs fois devant sa porte, sans aucune apparente occasion, il jugeast aisément qu'il y avoit quelque amitié secrette entr'eux. Quelque jours apres à fin de s'insinuer en la bonne grace du seigneur, & d'avoir entrée à sa maison, il luy envoya un tresexcellent tiercelet de faulcon & de {4 v°} fois à autres luy faisoit present des gibiers, qu'il prenoit à la chasse; mais ce seigneur qui scavoit tresbien qu'on caresse souvent un laid mari pour jouir d'une belle femme à fin de n'estre point veu ingrat, luy envoioit aussi quelque nouveautez & continuerent ces courtoisies si longuement, que le seigneur le voulant prendre au filé l'envoia prier de venir disner avec luy, ce que l'autre luy accorda liberalement pour la devotion qu'il avoit à la sainteté du chasteau. Et apres que les tables furent decouvertes, ils s'allèrent pourmener à la campagne ensemble, où pour mieux le gratifier, il pria sa femme d'y vouloir venir, à quoy elle ne fit la retifue. Et apres avoir devisé de diverses choses, le seigneur luy dist: Mon voisin & amy, je suis vieux & melencholicque, comme vous cognoissez, parquoy j'ay besoin desormais de me resjouir, je vous prie bien fort venez souvent boire & manger avec moy, & usez privement des biens de ma maison, comme vous feriez des vostres: ce que l'autre accepta volontiers, le suppliant au reste de luy commander tout ce qu'il luy plairoit, & qu'il ne le trouveroit point autre que son treshumble & tresobeissant serviteur. Ceste pantiere tendue, ce jeune gentilhomme venoit ordinairement une fois le jour visiter {L 5 r°}

Transcripteur.riceGiacometti, Ilaria
Chargé.e de la révisionBoraso, Silvia

Analyse du péritexte

Nature du texte transcritTexte

Analyse de la nouvelle

Formulation explicite d'une moraleL'intention moralisante est présente dans la nouvelle à travers les commentaires de l'auteur, qui souligne l'exemplarité du récit qu'il est en train de raconter.

(Sonia Morocutti).

Informations sur la notice

ÉditeurÉquipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légalesFiche : Équipe Tragiques Inventions, Madga Campanini (Université Ca' Foscari), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Bandello, Matteo ; Boaistuau, Pierre (traducteur) ; Belleforest, François de (traducteur), Texte : 1582 César Farine Histoires tragiques H04b Histoire, 1582

Équipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/tragiques-inventions/items/show/4>

Notice créée par [Silvia Boraso](#) Notice créée le 02/03/2020 Dernière modification le 12/04/2023

Sommaire de la quatrieme Histoire.

LA plus grande, cruelle & atroce iniure que
peut recevoir l'homme bien né, & nourri
veru, est celle qui se commet en l'honneur de la
femme. En consideration dequoy les anciens Ro-
mains, voulans refrener l'incontinence des do-
mes, permirent aux maris qui les trouueroient en
faute, d'vser de seuer correction, iusque à les
priuer de vie, loy certainement tresequitable, la-
quelle borne si bien les affections desordonnees, de
celles qui sont dissolues & lasciuues, que quelque-
fois la crainte du supplice amortist & esleuint le
desir. Ce qu'estant mal practiqué par celle de
laquelle nous descriront l'Histoire paya sa faute
par vne tres-cruelle, & treshonteuse mort.

*D'une Gentilfemme Piedmontoise, qui
surprinse en adultere, fut punie cruelle-
ment par son mary.*

QUATRIEME



'Anc
me d
môte
iours
ville
des republiques, po
en leurs chasteaux
ce, à fin de deceue
de la vie, avec plus
ment que ceux, q
les troubles de la cl
doit si curieusement
eussent preposteré
lice, qu'à peine eut
tilhomme oisif en
tous en leurs maïse
famille, lesquelles
& dressees, que vo
& bien edifie de la
tilhomme, que vo
le ville, de celle de
Seneatour: mais ai
mené à vieillir, al
forte que la plus p
le iourd'huy peu
mes oisifs, qui y fi
siter, mais pour a

le la quatrieme
toire.

uelle & atroce iniure
me bien né, & nourri
immet en l'honneur de
de quoy les anciens
er l'incontinence des
ris qui les trouueroient
correction, iusque à
ement tressequitable, &
ctions desordonnees,
& lasciuës, que quelq
amortist & esteint
practiqué par celle
Histoire paya sa fau
honteuse mort.

Piedmontoise, qui
fut punie cruelle

QUATRIEME HISTOIRE.



'Ancienne & generale coustu-
me des gētilshommes Pied-
mōtois & damoifelles, a teuf-
iours esté d'abandonner les
villes fameuses, & murmures
des republiques, pour se retirer aux champs
en leurs chasteaux & autres lieux de plaifan-
ce, à fin de deceuoir les enuieufes parties
de la vie, avec plus grand repos, & contente-
ment que ceux, qui s'occupent à demesler
les troubles de la chose publique, ce qui gar-
doit si curieusement auans que les guerres
eussent preposteré l'ordre de l'ancienne po-
lice, qu'à peine eussiez vous trouué vn gen-
tilhomme oisif en vne ville, ains se retiroiēt
tous en leurs maisons chāpestres avec leur
famille, lesquelles estoient si biē ordonnees
& dressees, que vous partiriez aussi content,
& bien edifie de la maison d'vn simple gen-
tilhomme, que vous feriez en quelque gros-
se ville, de celle de quelque sage & prudent
Seneur: mais ainsi que le monde a com-
mencé à vieillir, il a retourné en enfance, de
sorte que la plus part de villes ne sont pour
le iourd'huy peuplées que de gentilshom-
mes oisifs, qui y font seiour, non pour y pro-
fiter, mais pour augmenter leurs delices, &
ne se

HISTOIRE

ne se corrompent pas seulement eux mesmes, mais qui pis est, ils infectent ceux avec lesquels ils frequentent. Ce que i'ay voulu deduire vn peu de plus loin, d'autant que la damoiselle de qui ie veux descrire l'hystoire auoit tout le temps de son ieune eage estee nourrie en l'vne des plus delicieuses villes du Piedmont, & se ressentant encores de ceste premiere nourriture, elle ne la peut bien reformer (estant aux champs retiree avecques son mary) qu'elle ne tombast en l'vne en tresgrand mespris & vitupere, comme vous entendrez par le subiect de nostre hystoire.

Au temps, que madame Marguerite d'Autriche fille de Maximilian l'Empereur fut menee en Savoie vers son mary, il y auoit vn grand seigneur vaillant & genereux de quelque cōtree du Piedmont, duquel ie tairay le nom, tant pour la reuerence de ses plus proches parents qui viuent encor pour le iourd'huy, que pour la trop seuerie iustice de laquelle il vfa enuers sa femme, l'ayant surprinse en faulte. Ce grand Seigneur, combien qu'il eust grand nombre de chasteaux & belles terres en Piedmont, si est ce que la plus part du temps il suiuiot la court, par le commandement du Duc qui le retenoit tousiours pres de sa personne, vlsant de son conseil le plus

QUA R I E M

plus souvent es affaires grands. En ce temps espousa vne damoiselle de moyenne beaulte, laquelle pour son plaisir, n'ayant esgard de son age dont il estoit illu: & auoit cinquante ans lors qu'elle trouuoit tant modesten ressembloit mieux veufue que femme bien gaigner ce bon party en an ou deux, qu'il se resoluist d'auoir trouue telle alliance. La damoiselle estant seruite & honoree grandement ennuiee de trop de femmes, commença s'enamourer d'vn tilhomme son voisin, lequel pendant ce temps, elle sceut si bien par ses regards & autres gestes lascifs, se faire aimer. Toutesfois elle ne se pouoit de la grandeur de son mary, se rapprocher que de loing. Or peu à peu apres commença la damoiselle ennuiee de son mary, ne se pouuant contraindre, trouua vn iour ce ieune homme, ainsi qu'il se portoit en sa maison, elle commença à luy parler en termes de l'auant, montrant qu'il viuoit trop en la ieunesse ou il estoit,

at pas seulement eux
s est, ils infectent ceux
tentent. Ce que l'ay
le plus loin, d'autant qu
i ie veux descrire l'histo
ps de son ieune eage
des plus delicieuses
e ressentant encores de
rriture, elle ne la pen
ant aux champs retire
qu'elle ne tombast en
pris & vitupere, com
ar le subiect de nostre

madame Marguerite
Maximilian l'Empereur
le vers sô mary, il y au
vaillant & genereux
piedmont, duquel se
ar la reuerence de ses
i viuent encor pour
la trop seuerie iustice
sa femme, l'ayant
grand Seigneur, com
re de chasteaux & be
nt, si est ce que la pl
oit la court, par le com
ai le retenoit tousiours
ysant de son conseil

plus souuent es affaires grands. Ce seigneur
en ce temps espousa vne damoiselle de Thu
rin de moienne beauré, laquelle il print
pour son plaisir, n'ayant esgard à la gran
deur du lieu dont il estoit illu: & par ce qu'il
auoit bien cinquante ans lors qu'il espousa,
elle s'accoustroit tant modestement, qu'elle
ressembloit mieux veufue que mariee, &
securant bien gaigner ce bon homme l'es
pace d'un an ou deux, qu'il se reputoit tres
heureux d'auoir trouué telle alliance. Ceste
damoiselle estant seruie & honoree en telle
grandeur ennuiee de trop de repos, elle
commença à s'enamourer d'un ieune gen
tilhomme sien voisin, lequel par interualle
de temps, elle sceut si bien practiquer par
regards, & autres gestes lascifs, qu'il s'en ap
perceut aisement. Toutesfois pour le res
pect de la grandeur de son mary il ne faisoit
les approches que de loing. Or ceste amitié
gelee peu à peu apres commença à s'eschauf
fer: car la damoiselle ennuiee d'une si lon
gue attente, ne se pouuant contenter de re
gards, trouuât vn iour ce ieune gentilhom
me à propos, ainsi qu'il se pourmenoit pres
de la maison, elle commença à l'araisonner
& le mettre en termes de l'amour, luy re
monstrant qu'il viuoit trop solitairement,
vea la ieunesse ou il estoit, & que quant
à elle

HISTOIRE

à elle, elle auoit tousiours esté nourrie aux
villes en grãde compaignie: de sorte que
maintenant estant au champs, elle ne pou-
uoit aisément digerer l'incommodité de la
solitude, spécialement pour la continuelle
absence de son mari, lequel à peine demeu-
roit trois moys en tout vn an à la maison.
Et tombans ainsi d'un propos en l'autre, a-
mour les aguillonna si bien qu'ils firent en
fin ouuerture de ce qu'il les passionoit si
fort, & spécialement la damoiselle, laquelle
oubliant l'honneur, qui accompagne ordi-
nairement les grandes dames, luy decla-
riue l'amitié qu'elle luy auoit lon-
guement portee, laquelle toutesfois elle a-
uoit dissimulee attendant qu'il se mist le
premier au deuoir que font les gentilshom-
mes, de requérir plus volontiers que d'estre
requis des dames. Ce gentilhomme enten-
dant à demy mot sa maladie, luy remonstra
qu'encoir que son amitié eust esté extreme,
toutesfois se reputant indigne d'un si haut
subiect, il auoit tousiours celé son mal, le-
quel d'autrãt luy auoit esté plus importable,
que la crainte le contraignoit de le tenir
caché. Toutesfois puis qu'il luy plaisoit de
tant s'abaisser, & luy vouloit faire l'hon-
neur de l'accepter pour seruiteur, qu'il mer-
ritoit peine de recompenser par humilité, &

QUATRIEM
humiles seruices, ce que la
uoit en autres choses demie.
ce fondement à leur amitié
pource leur autre contente-
tre que le deuis, mais ils pou-
à leur aise pour l'adueni-
rent pas besoing de hara-
vostre, & le mary souuent a-
chemin estoit ouuert,
leurs entrepriues à leur effe-
quoy ils se leuerent si biẽ acq-
quies en ce contentement
ou huit mois, sans qu'on
Toutesfois par traitt de tem-
si bien maistriser leurs passi-
rer par telle discretion, que
la maison pour la trop frequ-
tion du gentilhomme avec l-
cõmẽçassent à s'en douter, &
finist en tresmauuaise repu-
s'aucun ne fut si harui de
l'on faire aucun semblant
Amour estant en pleine po-
des deux amans, les aue-
chant la bride trop longu-
la neussioient en privé &
Et ainsi vn avec l'autre sa-
Et ainsi q le seigneur ret-
tage en la maison estant

oit toujours esté nourrie
le compaignie: de son
tant au champs, elle ne po
diger l'incommodité de
lement pour la continen
mari, lequel à peine dem
en tout yn an à la malie
si d'vn propos en l'autre,
onna si bien qu'ils se firent
e ce qu'il les passionne
rent la damoiselle, laque
eur, qui accompagne ordi
andes dames, luy decou
tié qu'elle luy auoit lon
laquelle toutesfois elle
ttendant qu'il se meist
r que font les gentilshom
plus volontiers que d'est
Ce gentilhomme entre
la maladie, luy remon
amitié eust esté extrême
tant indigne d'vn si ha
siours celé son mal. Je
oit esté ples importable
ontraignoit de le ten
puis qu'il luy plaisoit
luy vouloir faire l'hon
our seruiteur, qu'il me
apenser par humilité, &

humbles seruices, ce que la fortune luy a-
uoit en autres choses denié. Et aiant donné
ce fondement à leur amitié ils n'eurent
pour ce tour autre contentemēt l'vn l'au-
tre que le deuis, mais ils pourueurent si biē
à leur affaire pour l'aduenir, qu'ils n'eu-
rent plus besoing de haranguer: estans
voisins, & le mary souuent absent, le grand
chemin leur estoit ouuert, pour conduire
leurs entreprinſes à leur effect desiré. De-
quoy ils se seurent si biē acquiter qu'ils ves-
quirent en ce contentement l'espace de sept
ou huit mois, sans qu'on s'en apperceust.
Toutesfois par traiēt de temps ils ne peurēt
si bien maistriser leurs passions, ne les mode-
rer par telle discretion, que les seruiteurs de
la maison (pour la trop frequente cōmunica-
tion du gentilhomme avec la damoiselle) ne
cōmēçassent à s'en douter, & auoir leur mai-
stresse en tresmauuaise reputation, encores
qu'aucun ne fut si harui de luy en oser par-
ler ou faire aucun semblāt d'y rien entendre.
Amour estant en pleine possession du cœur
de ses deux amans, les auengla bien que las-
chant la bride trop longue à leur honneur,
ils deuisoient en priué & en public à toutes
heures l'vn avec l'autre sans aucun respect.
Et ainsi q̄ le seigneur retourna quelque vo-
iage en sa maison estant au seruice du Due,
il trou

ISTOIRE

il trouua sa femme tant propre, & gaye
 te son accoustumee maniere de faire qu'il
 s'en estonna fort au commencement. Et
 voyant, quelque fois resuer & penser en au-
 tres choses, lors qu'il parloit à elle, il com-
 mença à obseruer plus curieusement ses ge-
 stes & cōtenances: & estât hōme fort accor-
 & experimenté, se persuada aisément, qu'il
 auoit quelque anguille sous roche, & pour
 en sentir au vray ce qui en estoit, il luy fai-
 soit meilleur visaige que de coustume, &
 qu'elle luy scauoit tresbien rendre. Et venant
 en ceste simulation, tous deux taschoiēt cha-
 cun de son costé, de si bien iouer leur rolle,
 que le moins rusé d'eux deux n'eust voulu
 estre descouuert. Ce ieune gentilhomme voyant
 fin de ce seigneur, faché outre mesure, de
 sa venue, passoit & repassoit souuent deuant
 la porte de son chasteau, pensant auoir quel-
 que traict d'œil de la damoiselle, toutesfoies
 il n'y auoit ordre, pour la crainte de son
 mary, lequel n'estoit point si sot, qu'après
 l'auoir veu passer plusieurs fois deuant la
 porte, sans aucune apparente occasion, il
 iugeast aisément qu'il y auoit quelque amou-
 tie secrette entr'eux. Quelque iours après
 à fin de s'insinuer en la bonne grace du sei-
 gneur, & d'auoir entree à sa maison, il luy
 enuoia vn tres excellent tiercelet de faulcon
 & de

QUATRI

& de fois à autres luy faisoit
 biers, qu'il prenoit à la
 geant qui scauoit tresbien
 vn laid mari pour iouer
 me à fin de n'estre point
 uoir aussi quelque nou-
 mouent ces courtoisies si
 le seigneur le voulant p
 uoir prier de venir disner
 Tant luy accorda libera-
 tion qu'il auoit à la fa-
 Et après que les tables fu-
 rent allées pour mener à
 senble, où pour mieux
 la femme d'y vouloir ven-
 fer la refusue. Et après au-
 les choses, le seigneur luy
 amy, je suis vieux & me-
 vous cognoissez, parquoy
 mais de me resiouir, ie v
 yenez souuent boire & m
 & iuez priuement des bi-
 comme vous seriez des v
 te accepta volontiers, le
 de luy commander tout
 tout, & qu'il ne le trou-
 uer resouuable & tresobei-
 se parriere redue, ce ieun
 uoir ordinairement vne

ISTOIRE
femme tant propre, & de
oustumee maniere de faire
a fort au commencement
que fois refuer & penfer
lors qu'il parloit à elle, &
seruer plus curieusement
ances: & estât homme fort
té, se persuada aisement
te anguille sous roche, &
vray ce qui en estoit, il
visaige que de coustume
auoit tresbien rendre. Et
lation, tous deux taschoi-
sté, de si bien iouer leur
rusé d'eux deux n'eust
err. Ce ieune gentilhomme
eur, fâché outre mesure
oit & repassoit souvent
chasteau, pensant auoir
l de sa damoiselle, tout
dre, pour la crainte de
l'estoit point si sot, qu'il
er plusieurs fois devant
une apparente occasion
t qu'il y auoit quelque
eux. Quelque iours ap-
er en la bonne grace du
r entrée à sa maison, il
cellent tiercelet de faulx

QUATRIEME.

81

& de fois à autres luy faisoit present des gi-
biers, qu'il prenoit à la chasse: mais ce sei-
gneur qui scauoit tresbié qu'on caresse sou-
uent vn laid mari pour iouir d'une belle fem-
me à fin de n'estre point veu ingrat, luy en-
uoit aussi quelque nouveutez & conti-
nuerent ces courtoisies si longuement, que
le seigneur le voulant prendre au filé l'en-
noia prier de venir dîner avec luy, ce que
l'autre luy accorda liberalement pour la de-
uotion qu'il auoit à la saincte du chasteau.
Et apres que les tables furent decouuertes,
ils s'allerent pourmener à la campagne en-
semble, où pour mieux le gratifier, il pria
sa femme d'y vouloir venir, à quoy elle ne
fit la retifue. Et apres auoir deuisé de diuer-
ses choses, le seigneur luy dist: Mon voisin &
amy, ie suis vieux & melancholique, cōme
vous cognoissez, parquoy i'ay besoin de for-
mais de me resiouir, ie vous prie bien fort
venez souvent boire & manger avec moy,
& vsez priuement des biens de ma maison,
comme vous seriez des vostres: ce que l'aut-
re accepta volontiers, le suppliant au reste
de luy commander tout ce qu'il luy plai-
roit, & qu'il ne le trouueroit point autre q̃
son tres humble & tresobeissant seruiteur. Ce-
ste pantiere redue, ce ieune gentilhomme ve-
noit ordinairement vne fois le iour visiter
L.